

Classer pour ne pas penser

Partita burlesca e aporica

Par Rémy Droz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

Janvier 2004

Entrata toccata.

Dans l'appréciation de ses semblables, l'être humain paraît naviguer en une curieuse dialectique d'affirmation simultanée de l'égalité des membres de l'espèce et de la différence irréductible, fondamentale, existant entre les individus. L'organisation sociale, pédagogique, ou légale, repose sur des postulats implicites ou explicites qui affirment l'égalité des êtres humains et la nécessité d'un traitement égalitaire. Bien sûr, la pratique admet l'existence de sous-groupes selon les sexes, selon l'âge, selon la couleur ou encore selon les pratiques culturelles, et ainsi de suite. Mais une fois les sous-groupes constitués, on postule à nouveau l'égalité, l'homogénéité (pour ne pas dire l'identité !) des membres qui les constituent. A l'inverse, mais dans un discours inséparablement lié au premier, on se plaît à souligner la nature rigoureusement unique, singulière, de chaque être humain.

La nature paradoxale de la simultanéité de ces deux discours ne semble pas percer dans le quotidien. L'homme n'en est pas à une contradiction près, et la force de l'habitude aplanit bien des difficultés. L'aporie devient cependant douloureusement consciente lorsque, dans les *Hauteurs béantes*¹, Zinoviev opère deux altérations du discours banal. D'une part, et dans la mesure où ils apparaissent en tant que tels, tous les individus s'appellent invariablement Ivan Ivanov (habitant Ivanbourg, naturellement) ; d'autre part, les acteurs réels n'apparaissent pas comme membres d'une classe donnée et munis d'un nom propre, mais comme types, télescopant ainsi la classe et l'individu, le concept et l'exemple : « le » Sociologue, « le » Barbouilleur, « le » Bavard. Entre le réalisme et le nominalisme s'insère, surprenant et désarçonnant, le conceptualisme d'Abélard.

Autant le discours égalitaire que le discours individualiste suscitent quelques problèmes. L'égalité, quand bien même affirmée, n'existe ni de droit ni de fait. L'enfant n'a pas les droits de l'adulte, la femme n'a pas les droits de l'homme, l'étranger n'a pas les mêmes droits que le natif. Quant aux faits, n'en parlons pas.

Le discours concernant l'unicité de l'individu et les pratiques liées à ce discours posent autant de problèmes. L'autre est postulé comme *autre*, il est voulu tel, mais lorsqu'il est là, son altérité spécifique se confond avec son altérité groupale, il s'avère inacceptable. Il n'est pas humain parmi humains, ni individu différent parmi individus différents. Il est : crétin, bougnoul, putain, boche, amerloque, ou tout simplement con. Dans les discours explicites, ce n'est finalement que l'écrivain (et accessoirement ses lecteurs) qui apprécie sans préjugés l'être des êtres imaginaires qu'il se crée. Quant à la pratique, il est évident qu'il existe un large spectre de réactions individuelles (*sic* !) et situationnelles qui modulent l'acceptation ou le

¹. A. Zinoviev, *Les Hauteurs béantes*. Lausanne, L'Âge d'homme, 1977.

rejet de l'altérité et de celui qui la véhicule, de l'individu et de sa singularité.²

En fait, l'égalité et l'individualité ne sont ni voulues ni rejetées. Elles sont tout à la fois voulues et rejetées.

All'Inglese.

C'est dans ce tissu contradictoire et tendu que s'insèrent les discours de la psychologie différentielle.³ Elle se donne pour but l'analyse des variations comportementales entre individus et entre groupes d'individus. Caractérisée au départ par le plus grand polymorphisme méthodologique, elle se base de plus en plus exclusivement sur la seule méthode des tests psychologiques.

Notons, entre parenthèses, que la psychologie différentielle, avec son *instrumentarium* psychométrique, n'est que l'un des moyens développés par la psychologie pour saisir les idiosyncrasies plutôt que le nomologique (qui, lui, est visé par la psychologie générale et par la psychologie expérimentale, notamment). Les psychologies comparatives issues du darwinisme et du néodarwinisme, et la *Völkerpsychologie* de Wundt auraient pu constituer d'autres exemples, de même que la psychologie clinique et la psychanalyse. Observons encore que psychologie clinique et psychanalyse traitent de l'individu ou se basent sur l'observation de l'individuel, tandis que les psychologies différentielle et comparative traitent plutôt des différences « en général », c'est-à-dire entre groupes distingués par leurs caractéristiques sociologiques, socioprofessionnelles, ethniques, culturelles ou familiales. Mais l'une des applications pratiques de la psychologie différentielle vise, légitimement ou non, à l'étude de l'individu. Nous y reviendrons.

Comme son nom l'indique, l'objectif d'un instrument psychométrique est de quantifier, puis de mesurer, un phénomène psychologique ou comportemental, puisque la psychologie contemporaine s'intéresse plus à l'observable qu'à l'inféré, plus aux épiphénomènes de l'organique qu'à l'âme ou à l'essence de l'homme. L'idée de quantifier le psychisme peut paraître saugrenue, mais au moment où elle se fit jour, c'est-à-dire surtout à partir de la première moitié du XIXe siècle, elle s'insérait très harmonieusement dans la vision du monde dominante : toute connaissance, pour être sérieuse, doit devenir science ; et n'est science que ce qui a été maîtrisé à l'aide de la mesure (« avant que les phénomènes d'une branche de la connaissance ne soient soumis à la mesure et au nombre, celle-ci ne peut s'attribuer la dignité de science », écrivait F. Galton, inventeur, entre autres, de l'idée du « test » psychologique⁴).

Nos idées sur la science (et sa dignité !) ont changé, de même que nos vues concernant les nombres et la mesure comme seuls garants de la précision et de la rigueur : d'une part a

² Voir par exemple J. Spérisen. *Regard épistémologique sur le concept de déficience mentale en vue d'en resituer la problématique orthopédagogique*. Fribourg, Travaux de psychologie, pédagogie et orthopédagogie, vol. 11, Editions universitaires, 1979.

³ W. Stern, *Ueber die Psychologie der individuellen Differenzen*. Leipzig, Barth, 1900 ; W. Stern, *Die differentielle Psychologie in ihren methodischen Grundlagen*. Leipzig, Barth, 1911, p. 23. « La psychologie différentielle doit analyser ces relations légales (régularités) comprises dans le fait général de la variation mentale elle-même (...) ensuite, elle doit cependant analyser les relations légales (régularités) de contenus et d'extension plus limitée, à savoir la nature essentielle et la fonction usuelle de certaines variétés (variations) ».

⁴ « Until the phenomena of any branch of knowledge have been submitted to measurement and number it cannot assume the dignity of science ». La citation est empruntée à H. Misiak, et V. S. Sexton, *History of Psychology*. New York, Grune & Stratton, 1966, p. 57. On aurait pu, tout aussi bien citer Herbart, ou Quetelet avec sa doctrine de l'homme moyen dans son *Essai de physique sociale*, 1835.

cause de l'invention d'instruments formels puissants non numériques, d'autre part en raison de la découverte (un peu banale) que la mesure et les nombres obtenus dépendent, du moins en partie, de la volonté et des intentions du chercheur (en bref : « il existe trois sortes de menteurs : les simples menteurs, les sacrés menteurs, et les statisticiens », anonyme anglais, sans doute ami de J. R. A. Fisher).

Gagliarda quasi valiarda.

Cela dit, le projet psychométrique s'est maintenu et ses méthodes se sont affinées. En partie, sans doute, à cause de son utilité apparente : la sélection psychologique s'appuie en large mesure sur l'utilisation de techniques psychométriques (et le diagnostic individuel également, mais avec une légitimité bien moindre). En partie, probablement, parce que l'homme (et peut-être surtout le scientifique) échappe difficilement à la tentation d'entrer en possession d'un outil qui lui permet de maîtriser (rationnellement et, si possible, une fois pour toutes) la nature de l'homme.

La saisie du comportemental par la mesure pose cependant de redoutables problèmes car, manifestement, le comportement est complexe et il s'ensuit, pour le chercheur, un cruel dilemme. Soit il saisit le comportement par un chiffre simple, opère, par conséquent, une réduction violente, mais obtient des nombres comparables : les différences observées s'expriment en « + » et en « - », s'ordonnent et se hiérarchisent. Soit il postule et accepte la complexité du comportement, tente de l'exprimer par plusieurs mesures et se retrouve avec un fatras de nombres qui échappent rapidement à son entendement. État de choses qui conduit (évidemment) à la recherche d'une technique de réduction qui permet d'exprimer en quelques paramètres simples la complexité de départ.⁵

Arioso maesto.

La tentative (tentation ?) psychométrique pose un problème fondamental qui n'a pas reçu de réponse. Étant admis que l'on veut mesurer, étant simultanément admis qu'on ne peut guère espérer mesurer tout à la fois, que faut-il mesurer ?

Cherchons tout d'abord un bout de réponse en examinant ce qu'on mesure aujourd'hui avec des tests psychologiques. On mesure : les fonctions sensorielles, certains mécanismes perceptifs, des connaissances, quelques aspects de l'intelligence, des aptitudes de toutes sortes (verbales, mécaniques, logiques, mathématiques, spatiales, manuelles, etc.), des intérêts (surtout professionnels, le *homo* de la psychotechnique est moins *homo sapiens* que *homo æconomicus* et, d'ailleurs, l'intelligence des tests d'intelligence paraît être à des années-lumière de la *sapientia*), des facettes de la personnalité.

Tout cela peut paraître très complet et c'est, de fait, un reflet intéressant de l'homme du

⁵ La technique utilisée est l'analyse factorielle qui permet de déterminer un certain nombre de « facteurs » à partir d'un ensemble de corrélations basé sur un ensemble de tests. Le nombre de facteurs mis en évidence dépend notamment de la technique d'analyse utilisée, mais aussi des hypothèses du chercheur ; certains auteurs préfèrent un facteur unique, d'autres un nombre limité de facteurs (sept, par exemple), d'autres sont arrivés à 120 facteurs, voire même à une quantité non dénombrable de facteurs (pour un très bref exposé non technique, voir R. Droz et M. Richelle, *Manuel de psychologie*. Bruxelles, Mardaga, 1976, p. 260 *sq.*). Cette technique pose, au moins, un problème qui fait l'objet de discussions très actives: les facteurs mis en évidence sont-ils de simples paramètres descriptifs ou reflètent-ils, d'une manière ou d'une autre, la structure « réelle » des fonctions psychologique ?

20^{ème} siècle, des caractéristiques humaines qu'il valorise, ou que valorise la société à laquelle il appartient. La Grèce antique, Rome, le Moyen-Age, la Renaissance auraient sans doute établi des psychogrammes-type bien différents, valorisé des aspects de l'homme qui n'échappent pas seulement à la psychotechnique contemporaine.⁶

Testarella.

Les instruments développés pour quantifier les dimensions comportementales sont, pour l'essentiel, les tests psychologiques. Un test est un instrument d'observation qui suscite et permet d'enregistrer des conduites dans des conditions rigoureusement contrôlées. En général, le sujet est appelé à répondre à une série de questions ou de problèmes non verbaux (items), la situation étant clarifiée par une consigne préalable.

Les tests d'intelligence et d'aptitudes sont des tests de performance, le sujet peut répondre faux ou juste et l'on comptabilisera d'une manière ou d'une autre son « rendement ». Les tests de personnalité et d'intérêts, par contre, visent bien plus à établir un « profil » qui comporte fréquemment plusieurs dimensions ; a priori, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses, chaque réponse contribue simplement à l'établissement du profil caractéristique du sujet.

Un bon test, du point de vue psychométrique, devrait présenter trois qualités fondamentales. Il devrait être fidèle, valide et objectif.⁷

La notion de fidélité se réfère au fait que le test devrait évaluer de manière relativement invariable les conduites du sujet : un sujet qui passe deux fois le même test, ou qui passe successivement deux formes supposées équivalentes du même test, devrait obtenir approximativement les mêmes résultats aux deux passations.

La notion de validité est un peu plus complexe. Ici, nous nous intéressons essentiellement à la validité prédictive et à la validité théorique. La validité théorique d'un test indique si celui-ci mesure effectivement ce qu'il est censé mesurer. Ainsi un test de raisonnement logique mesure-t-il vraiment le raisonnement logique, toutes les formes du raisonnement logique, est-il partiel, partial, biaisé, etc. ? L'établissement de la validité théorique exige la mise en oeuvre de techniques multiples, allant de l'analyse rationnelle des questions posées à l'analyse statistique du test et de ses parties, à la comparaison d'un test avec d'autres tests plus ou moins équivalents, etc. Bref, la validité théorique d'un test est déterminée par un tissu d'arguments théoriques et empiriques plus ou moins plausibles.

La validité prédictive est relative au fait qu'un test devrait prédire les conduites du sujet dans les situations réelles que le test « simule ». ⁸ Un sujet qui fait un bon résultat dans un test

⁶ Voir B. G. Rosenthal, *Von der Armut der Psychologie und wie ihr abzuhelpfen wäre.* (traduit de l'américain). Stuttgart, Klett, 1974.

⁷ Il existe de nombreuses introductions à la psychologie des tests et à la testologie, mais malheureusement aucun traitement approfondi en français. Voir par exemple A. Anastasi, *Psychological Testing.* New York. Macmillan, 1968, ou R. B. Cattell, et F. Warburton, *Principles of objective personality measurement and a compendium of objective tests.* Urbana, Univ. of Illinois Press, 1967.

⁸ La validité prédictive est calculée sur la base de la corrélation qui existe entre les résultats du test et un critère extérieur adéquatement choisi. La corrélation s'exprime par un indice qui varie (dans la majorité des cas) entre - 1,00 et + 1,00. Les prédictions sont relativement précises pour des coefficients de corrélation dépassant 0,95. En psychologie, on n'atteint pratiquement jamais des corrélations aussi fortes, puisqu'elles ne se situent que rarement en dessus de 0,70. La fidélité des tests, qui s'exprime également par une corrélation, est souvent plus élevée (de l'ordre de 0,90), mais la prédiction (ou dans le cas précis, la précision de la mesure) reste faible : lorsqu'on a mesuré un QI de 11, on a en réalité une *estimation* du QI, et l'on peut

de raisonnement mathématique devrait avoir de bons résultats scolaires en mathématiques ; un test d'intelligence devrait prédire avec une certaine précision le succès scolaire global d'un individu, ou sa réussite professionnelle (la prédiction étant forcément très relative : on connaît depuis longtemps le manque de fidélité et de validité des notes scolaires⁹).

Le critère d'objectivité se réfère au fait que les individus sollicités doivent être soumis rigoureusement aux mêmes conditions et aux mêmes traitements depuis la passation jusqu'à l'analyse du test. Par contre, et là réside un malentendu fréquent peut-être soigneusement entretenu, l'objectivité d'un test n'implique en rien que l'on mesure une caractéristique comportementale « objectivement définie ». Un test ne mesure, en définitive, que les conduites qu'il suscite et rien d'autre. Quant à savoir si ces conduites reflètent effectivement et saisissent efficacement « l'intelligence », la « personnalité » et ce de manière « objective », c'est une toute autre question, qui ne trouve sa réponse que très partiellement sur la base des études de validité (la présence d'arguments plausibles devant être soigneusement séparée de l'absence de preuves formelles ou matérielles).

Quadrille.

Les résultats d'un test techniquement bien construit tendent à se distribuer selon une courbe normale, que l'on caractérise pratiquement en donnant la moyenne arithmétique des résultats et un indice relatif à la dispersion des résultats autour de cette moyenne (l'indice le plus répandu est la « variance », dont la racine carrée porte l'étiquette conventionnelle « sigma » ; l'intervalle compris entre la moyenne et ± 1 sigma recouvre environ 68 % des observations, l'intervalle compris entre la moyenne et ± 2 sigmas recouvre 95 % des observations, l'intervalle compris entre la moyenne et ± 3 sigmas contient 99 % des observations).

La distribution selon une courbe normale nous apprend, sous forme statistiquement revêtue, une intuition du bon sens et de l'expérience quotidienne : pour toute dimension comportementale saisie par la mesure, on trouve beaucoup de sujets moyens, quelques sujets faibles et quelques sujets forts. Il est vrai qu'on peut construire des tests tellement faciles que tout le monde apparaît fort, ou l'inverse, mais alors le test perd évidemment son pouvoir de discriminer le comportement des individus. Pour les tests de personnalité, où la notion de « faible » et de « fort » n'a pas de sens, on trouve *mutatis mutandis* un résultat analogue : peu de sujets extrêmes, beaucoup de sujets moyens.

Une telle distribution permet de dire quelque chose sur le comportement d'un individu donné : il est faible, il est moyen, il est fort (pour exprimer une telle caractérisation, on se sert de différentes échelles qui attribuent des points ou qui situent le sujet par rapport à la

dire, par exemple, qu'il y a 2/3 de chances que le QI « réel » soit compris entre 104 et 116, ou qu'on a 95/100 de chances pour qu'il soit compris entre 98 et 122 (voir Anastasi, *op. cit.*, p. 94 s.). En parlant du QI « réel » d'un individu, on est donc coincé entre un énoncé précis mais improbable (« Jean a un QI de 110 »), et un énoncé vague mais fort probable (« il est presque certain que le QI de Jean se situe entre 98 et 122... »).

La validité prédictive des tests est d'autant plus malaisée à saisir que les critères extérieurs non seulement ne sont pas fidèles ni valides du point de vue théorique, mais qu'ils sont fréquemment hautement discutables : quel est un bon critère de réussite professionnelle ? Celui lié au revenu, celui lié au statut social, celui lié au bonheur, celui lié au rapport optimum entre investissement personnel nécessaire et rendement pécuniaire ? Non seulement la chose n'est pas évidente, mais elle varie certainement en fonction des individus, des sociétés, des époques, des subcultures, des cultures, etc.

⁹ H. Pieron, *Examens et docimologie*. Paris, PUF, 1963.

population de référence : p.ex., « la note x obtenu par le sujet X est supérieure à ce qu'obtiennent 70 % des sujets », etc.). Nous reviendrons sur ce problème de situer un sujet par rapport à une population de référence.

Lorsqu'on a obtenu les distributions des mesures d'une dimension comportementale pour plusieurs populations (par exemple, des enfants de différents âges, des hommes et des femmes, des pauvres et des riches, etc.), on peut comparer les populations par rapport à leurs moyennes et par rapport à leurs indices de dispersion.

C'est précisément par cette procédure que l'on parvient donc à comparer, sur une ou plusieurs dimensions comportementales saisies par des tests, le comportement des différents sous-groupes qui constituent la population globale. La très grande difficulté de cette procédure réside cependant en ceci : en comparant deux groupes, par exemple des hommes et des femmes, on fait implicitement deux hypothèses fortes. Premièrement, on suppose que le test a la même signification, est reçu de la même manière par les individus appartenant aux différentes populations. Et en disant test, on inclut évidemment la situation du testage et la personnalité de celui qui administre le test ; deuxièmement, on suppose selon la règle du « toutes choses égales d'ailleurs » que les populations comparées ne diffèrent que par la caractéristique saisie et par nulle autre.

Intuitivement, il est facile de voir que la première condition n'est jamais satisfaite : un administrateur de tests homme n'est pas perçu et reçu de la même manière par des sujets femmes et par des sujets hommes, un Blanc n'est pas perçu de la même manière par des Blancs et par des Noirs, et ainsi de suite.¹⁰ Quant à la signification des tests, il en va de même un public « averti » (ne serait-ce que par la presse quotidienne) se distingue d'un public « naïf », des individus en situation de sélection et voulant réussir ne sont certainement pas similaires à des individus qui passent, volontairement ou sous contrainte (à l'école, dans l'armée), un test qui n'aura aucune répercussion sur leur avenir.¹¹

Quant à la deuxième condition, elle est tout aussi difficile à satisfaire. Il est vrai que les hommes et les femmes se distinguent (entre autres !) par leur sexe, mais il faut également voir qu'ils se distinguent par leur éducation, par les rôles sociaux qui leur sont encore attribués de manière spécifique, etc. Il est vrai que les gauchers se distinguent des droitiers par la latéralisation, mais les gauchers ont fréquemment un passé plus complexe que les droitiers parce qu'ils ont dû s'approprier un environnement qui leur est hostile, parce qu'ils ont dû subir la persécution d'un environnement social qui n'approuve pas l'usage de la main gauche pour saluer, pour écrire, pour couper, etc. (le cas est bénin et presque simpliste : raison de plus de le méditer, en relation avec l'histoire personnelle d'un individu). Des réflexions semblables pourraient s'appliquer aux hommes de différentes couleurs, aux migrants, aux bilingues et aux polyglottes, aux hommes appartenant à des ethnies ou des cultures différentes, etc.

Bref, on peut comparer, mais il n'est jamais vraiment clair de savoir sur quelles bases la

¹⁰ La recherche expérimentale sur le concept de renforcement social a permis de mettre en évidence de manière très claire les nombreuses interactions qui existent entre l'expérimentateur (son attitude et sa personnalité) et les comportements de ses « sujets ». Même la situation de laboratoire n'est nullement « neutre » pour le « sujet ». Elle fait toujours l'objet d'une appréhension et d'une interprétation. Voir par exemple A. G. Miller (ed.) *The social psychology of psychological research*. New York, Free Press, 1972.

¹¹ Il faut une mémoire singulièrement courte, et une confiance en soi particulièrement hypertrophiée, pour croire que des lycéens ou des recrues (ou des étudiants en psychologie...) puissent être considérés comme des sujets « représentatifs » de quoi que ce soit (sinon d'un modeste esprit farceur). Si une récompense est promise (« on vous communiquera vos résultats »), il faut bien comprendre qu'elle peut être évaluée très différemment.

comparaison s'effectue et ce qui est réellement comparé. Les variables qui permettent de distinguer des groupes véhiculent, télescopent, confondent, occultent d'autres variables qui peuvent être invoquées, mais qui ne peuvent être contrôlées et qui, par conséquent, ne peuvent être évaluées quant à leur rôle et quant à leur poids.

Quodlibet.

L'analyse de l'effet des circonstances qui précèdent ou accompagnent la passation d'un test ou d'une batterie de tests nous donne un enseignement d'importance capitale : les tests ne sont pas objectifs.

En effet, le contexte situationnel du sujet ou du groupe examinés paraît avoir des effets systématiques sur les comportements observables et enregistrés, qui s'expriment aussi bien dans les test de performance que dans des tests de personnalité.

La personnalité de l'administrateur du test (chaleureux, sympathique, froid, distant, « objectif »), la nature des activités précédant la passation du test (évocation de circonstances agréables ou désagréables), la familiarité du sujet avec la situation dans laquelle il se trouve (examen de recrues juste après leur arrivée ou après quelques jours de prise de contact), les attentes explicites et implicites de l'administrateur, etc., peuvent avoir et ont souvent, un impact mesurable et statistiquement significatif sur les résultats obtenus.¹² De même, l'interprétation que fait le sujet de la situation dans laquelle il se trouve n'est pas sans importance. Dans un examen servant à la sélection, le candidat tentera de se présenter sous le meilleur jour possible, s'il désire être admis. Et selon son décodage des attentes qu'il attribue aux instances de sélection, il tentera de moduler son comportement de manière appropriée (que l'on s'imagine passer le même test de personnalité en vue : a) d'obtenir une place de cadre supérieur dans une entreprise multinationale ; b) d'entrer dans un service de sécurité nationale ; c) de se montrer tel qu'on est, afin d'obtenir l'aide, d'un psychologue auquel on fait confiance ; d) d'échapper à l'obligation de faire le service militaire¹³).

Il s'ensuit que les résultats d'un groupe sont rigoureusement liés au mode de passation du test et qu'ils ne sont, par principe pas généralisables. Par ailleurs, il paraît pour le moins problématique de comparer les résultats obtenus par un individu en situation singulière aux résultats d'un groupe de comparaison, résultats obtenus en des circonstances qui peuvent être fort différentes. Il s'ensuit également que dans toute recherche qui fait appel à plusieurs administrateurs de tests, il conviendrait de contrôler l'effet spécifique de chaque administrateur sur les résultats qu'il obtient et de contrôler (quel que soit le nombre des administrateurs) l'uniformité rigoureuse du traitement de différents groupes.

En tout état de cause, on peut affirmer que de telles règles ne sont jamais respectées sous forme positive (c'est-à-dire pour vérifier l'objectivité des résultats), mais seulement sous forme négative, pour critiquer des résultats qui n'entrent pas dans un cadre interprétatif établi à l'avance. On pourrait arguer que (toutes choses égales d'ailleurs) les expérimentateurs ne sont, en moyenne, ni ceci ni cela, que les circonstances précédant le « testing » ne sont, en moyenne, ni réjouissantes ni tristes et que, finalement, de tels effets se compensent et agissent

¹² Voir par exemple, A. E. Moriarty, *Constancy and IQ change*. Springfield Ill., Charles C. Thomas, 1966, ou le résumé d'Anastasi (*op. cit.*, p. 566 s.).

¹³ Par exemple L. W. Brandt et G. R. Maier, Was misst Eysencks Persönlichkeitsinventar ?, *Archiv für Psychologie*, 1976, 128, 112-118.

de manière aléatoire sur l'ensemble des résultats, pourvu que l'effectif des groupes examinés soit suffisant. Tout cela est possible, mais nullement certain. Et le non contrôle de tels facteurs n'est vraisemblablement susceptible ni de rendre les observations plus rigoureuses, ni d'être corrigé par une analyse statistique sophistiquée.

Padovana all' Americana.

Nous constatons progressivement que la psychologie différentielle et son outil psychométrique ne sont pas des instruments absolus, mais des systèmes d'observations dont la qualité et l'efficacité dépendent de nombreux facteurs, dont certains sont ou pourraient être contrôlés, tandis que d'autres sont incontrôlables. De plus, l'instrument crée ou, du moins, permet sa propre falsification dans la mesure où il ne s'applique pas à une masse inerte, mais à des organismes doués d'intelligence et susceptibles, par conséquent, d'interpréter la situation dans laquelle ils se trouvent et de tenter de l'améliorer en leur faveur, ou d'y échapper matériellement ou spirituellement, notamment en refusant de prendre le test au sérieux.

Il est donc faux de prétendre que les tests seraient à la saisie des réactions humaines ce que le thermomètre est à la saisie de la température. Si même une telle métaphore physico-scientiste était indispensable, il vaudrait mieux la chercher du côté des principes d'incertitude et de complémentarité de Heisenberg et de Bohr.

Résumons : a) Les tests mesurent des réactions comportementales ; toutefois, l'objectivité des tests paraît limitée, et la validité théorique des tests ne peut pas se fonder sur des arguments vrais, elle se fonde sur des considérations plausibles ; b) Lorsque l'on compare les résultats de différents groupes de sujets face à des tests, il n'est jamais certain que les groupes ne diffèrent que par la propriété mise en évidence. Notamment, une différence d'apparence simple peut cacher des différences très complexes, dont on ne connaît ni l'action ni l'interaction ; c) Quels que soient le ou les sujets qui subissent un test, on ne connaît jamais leur interprétation de la situation, on ignore quels mécanismes comportementaux ils mettent en action pour s'y adapter.

Il s'ensuit que la comparaison d'individus entre eux, de groupes entre eux, d'individus à un groupe, est inévitablement entachée d'erreurs. L'importance de ses erreurs étant inconnue, nous ignorons notamment si elle est inférieure ou supérieure aux différences faisant l'objet de la comparaison. Ce qui, par contre, est à peu près certain, c'est que de telles comparaisons sont effectuées et que les prémisses c'est-à-dire les précautions devant gérer l'interprétation des comparaisons ne figurent que rarement en regard des énoncés interprétatifs.

Cet état de choses ne serait guère gênant, s'il s'agissait d'un simple jeu intellectuel. Or tel est loin d'être le cas, car beaucoup des fonctions psychologiques ainsi « mesurées » sont des fonctions très hautement valorisées par la société (l'intelligence en étant sans doute le meilleur exemple) et, de ce fait, les discours de la psychologie différentielle sont susceptibles de consolider, voire de créer, des préjugés sociaux à l'égard de certains groupes plus rarement (on n'en connaît guère d'exemples) de détruire certains préjugés.

En choisissant le mode d'expression le plus simpliste possible, on peut affirmer que ce sont toujours les groupes les plus défavorisés (du point de vue des traditions, de la culture, du politique, de l'existence matérielle) qui apparaissent également comme défavorisés dans l'analyse de la psychologie différentielle, notamment en ce qui concerne les tests de performance. Les pauvres y apparaissent presque toujours plus faibles que les riches, les Noirs américains que les Blancs, les gens du Sud que ceux du Nord, les membres de minorités culturelles ou linguistiques que ceux des majorités, et ainsi de suite.

Finalement, l'uniformité des résultats aidant, de telles données sont moins intéressantes que celles où l'on n'observe pas de différences entre groupes étudiés.¹⁴ Tel est le cas pour la comparaison hommes/femmes dans de nombreux tests d'intelligence qui servent à déterminer un quotient intellectuel (QI) : au niveau des résultats globaux, on n'observe pas de différences significatives entre les sexes. Contrairement à toute attente (naïve), cette égalité ne tient nullement à une égalité « réelle » des sexes.¹⁵ Elle tient, bien plutôt, au fait que l'on a progressivement éliminé les items discriminants de ces tests. La chose étant donc possible, on aurait pu procéder de manière analogue pour les différences culturelles, les différences de niveau scolaire, etc., et éliminer les items dont on connaît empiriquement le pouvoir discriminant relatif. Curieusement, on ne l'a pas fait. Par contre, on a développé (ou tenté de développer) des tests soi-disant culturellement neutres, parce que ne faisant pas appel au langage. La pertinence d'une telle procédure n'apparaît pas immédiatement, car s'il est évident qu'un immigré qui n'est pas testé dans sa langue maternelle est inévitablement préjudicé, il ne s'ensuit nullement que l'usage de représentations iconiques ne soit pas modulé par des usages culturellement spécifiques.

Melodrama.

L'une des questions posées depuis Galton¹⁶ par la psychologie différentielle concerne la nature de l'intelligence et des aptitudes : sont-elles innées, transmises par l'hérédité, ou sont-elles acquises, produits de l'éducation et de l'environnement culturel de l'individu ?

¹⁴ Notons cependant qu'une différence statistiquement significative (c'est-à-dire probablement non imputable au hasard) ne constitue pas forcément une différence de qualité, ni (plus curieusement) une différence que l'on puisse interpréter. En fait, la majorité des différences quantitatives tendent à devenir statistiquement significatives lorsque la taille des échantillons en jeu est suffisante: « L'expérience montre que lorsque de grands nombres de sujets sont utilisés dans les études, presque toutes les comparaisons de moyennes deviennent (statistiquement) significatives, et que toutes les corrélations sont significativement différentes de zéro », (J. Nunnally, *The place of statistics in psychology. Educational and psychological measurement*, 1960, 20, 4, p. 641-650). Une bonne façon pour décider si une différence observée a un sens ou non serait de procéder de la manière suivante. Soient deux distributions de données provenant des populations A et B dont les effectifs, les moyennes et les dispersions sont connues ; et soit un résultat quelconque z provenant de A ou de B : combien est-on prêt à parier que x provient de l'une des deux populations spécifiées à l'avance ? En d'autres termes, la différence observée diminue-t-elle l'incertitude, ou non ? La majorité des différences statistiquement significatives observées entre des échantillons d'une certaine importance ne permet en rien des prévisions de qualité.

¹⁵ Lorsque l'on compare les quotients intellectuels des deux sexes, la majorité des recherches ne trouvent pas de différences significatives (E. E. Maccoby et C. N. Jacklin, *The development of sex differences*. Stanford, Calif., Stanford Univ. Press, 1966). Ce constat pourrait cependant être un artifice de la construction des tests, car on tend, dans la préparation des tests, à éliminer fréquemment justement les items pour lesquels on a constaté une différence entre les sexes... (P. R. Hofstätter, *Différentielle Psychologie*. Stuttgart, Kröner, 1971. p. 289.).

¹⁶ Voici les titres de quelques ouvrages de F. Galton : *Hereditary Genius* (1869), *English Men of Science, Their Nature and Nurture* (1874). *Natural Inheritance* (1889) ; Galton est également l'auteur d'un article intitulé « The history of Twins, as a criterion of the relative powers of nature and nurture » (*Journal of the Anthropol. Inst.*, 1876, 5, 324-329). La recherche centrée sur les différences entre jumeaux univitellins est très récente (et féconde dans la mesure où elle montre que deux jumeaux univitellins sont peut-être génétiquement « le même individu édité en deux exemplaires », mais jamais psychologiquement : les différences détectables sont considérables). Galton, par ailleurs, est le fondateur d'une science appelée eugénique, dont l'objet est d'améliorer la race (humaine) par une sélection intelligente des partenaires invités à se reproduire et en entravant la multiplication des inaptes. A ce propos, voir Michael Billig, *L'Internationale raciste, De la psychologie à la « science » des races*. 1981, Paris, Petite Collection Maspéro.

Si l'on fait abstraction de positions extrêmes (nativisme pur, empirisme pur), de moins en moins défendues au cours de notre siècle, la question qui peut se poser est la suivante : étant admis que des traits comportementaux d'un individu (comme ses traits physiques) sont co-déterminés par le biologique et par l'influence de l'environnement, quel est le poids respectif du biologique et du social ?

Pour trouver une réponse, une telle problématique nécessite le recours à la méthode expérimentale : disposant d'individus dont le patrimoine génétique est le même, on les expose à des influences environnementales variées et on détermine la sensibilité de traits physiques ou psychologiques à ces influences. Or, chez l'homme, une telle expérimentation est exclue pour deux raisons : premièrement, l'éthique la plus élémentaire interdit la manipulation systématique de l'environnement physique ou social des êtres humains ; deuxièmement, on ne connaît jamais – sauf dans le cas des jumeaux univitellins – quelle est la communauté du patrimoine génétique de deux individus. S'il est vrai que les jumeaux univitellins ont une communalité complète, l'affirmation qu'elle est d'une demie entre parent et enfant, ou entre frères et sœurs, et nulle entre individus non parents, repose sur l'hypothèse d'une distribution moyenne, mais elle n'est jamais vérifiée dans le cas individuel.

Depuis quelques années, la recherche sur l'héritabilité de certaines caractéristiques comportementales s'est centrée sur un problème particulier, l'héritabilité du quotient intellectuel (QI). Deux ensembles de données, entre autres, sont particulièrement frappants. Premièrement, on constate que la corrélation des QI entre jumeaux univitellins est extrêmement élevée, et qu'elle reste élevée même lorsque les jumeaux ont été élevés dans des milieux différents (de tels cas accidentels sont évidemment fort rares, mais il existe quelques études les concernant). D'autre part, certains auteurs ont cru constater – mais sans que le fait soit solidement validé – que les corrélations entre les QI d'enfants adoptés et leur mère naturelle étaient nettement plus élevées que les corrélations entre les QI d'enfants adoptifs et leurs parents adoptifs. En contrepoint, on peut noter que la corrélation entre QI de partenaires conjugaux non apparentés est également relativement élevée.

La compilation d'un assez grand nombre d'études portant sur les corrélations entre QI de personnes plus ou moins apparentées et l'utilisation de techniques d'analyse statistique ont conduit à estimer la part de l'héritabilité dans la détermination des QI à un ordre de grandeur se situant de 45 à 80 %. Or, trois ordres de données devraient inciter à la plus grande prudence en ce qui concerne de telles données. Premièrement, on sait depuis longtemps qu'il existe une étroite corrélation entre les convictions politiques d'un chercheur et sa position innéiste ou environnementaliste : les innéistes sont généralement conservateurs, tandis que les environnementalistes sont souvent plus progressistes.¹⁷ Deuxièmement, les techniques d'analyse utilisées sont issues de la génétique animale, où l'on opère sur des populations dont le génotype est connu et fréquemment manipulé par des élevages sélectifs. De nombreux auteurs généticiens contestent la légitimité de l'application de tels calculs aux humains.¹⁸ Troisièmement, toutes les études psychologiques sont susceptibles de contenir des biais techniques nullement négligeables.¹⁹ On sait, par exemple, que les parents adoptifs ne sont pas représentatifs des parents en général (ils sont plus âgés, n'appartiennent pas à toutes les

¹⁷ N. Pastore, *The Nature-Nurture Controversy*, New York, King's Crown, 1949. J. J. Sherwood et M. Nataupsky, Predicting the conclusions of negro-white intelligence research from biographical characteristics of the investigators. *Journal of Personality and Social Psychology*, 1968, VIII, p. 53-58.

¹⁸ J. M. Thoday, Geneticism and Environmentalism. Dans J. E. Meade et A. S. Parkes (eds.) *Biological Aspects of Social Problems*. Edinburgh, Oliver and Boyd, 1965, 92-106.

¹⁹ L. J. Kamin, *The Science and Politics of IQ*. New York, Halsted, 1974.

couches socioéconomiques, etc.) et qu'ils entretiennent, par ailleurs, des corrélations de QI avec leurs enfants physiques qui sont, d'une part, semblables à la corrélation du QI avec leurs enfants adoptifs et, d'autre part, nettement plus bas que la corrélation des QI entre les parents et leurs enfants biologiques, etc. Des critiques analogues peuvent être faites aux études concernant des jumeaux univitellins élevés séparément et, en fait, pratiquement à toutes les études sur lesquelles se base l'argumentation qu'elle aille dans un sens ou dans l'autre. S'il est possible de suivre la conclusion de Brody et Brody qui disent, après une analyse remarquablement différenciée des données disponibles : « Nous croyons qu'il existe une quantité raisonnable de preuves pour soutenir la proposition que les résultats de tests d'intelligence sont influencés, dans une certaine mesure, par les génotypes »²⁰, il paraît plus difficile d'accepter comme définitives les conclusions de Jensen, de Herrnstein ou de Burt qui croient à une héritabilité de 80 %.²¹ Même Kamin, un environnementaliste convaincu (et sans doute le meilleur critique des études sur l'héritabilité du QI en ce qui concerne la mise en lumière des biais techniques qui leur sont sous-jacents) est, au fond, plus mesuré : « Il n'existe pas de données qui devraient conduire un homme prudent à accepter l'hypothèse que les résultats aux tests de QI soient héréditaires de quelque degré ».²² Il n'est pas exclu que le problème soit tout simplement mal posé, et que la réponse de Hebb soit définitive : « il n'existe aucun comportement qui soit indépendant de l'hérédité de l'animal ou de l'environnement de soutènement ; et aucun comportement supérieur n'est pas influencé par l'apprentissage (...) parfois, il est admis que l'hérédité et l'environnement affectent, tous les deux, l'intelligence, mais ensuite on continue pour dire de quelle importance est chacune de ces deux variables (...) ce qu'il faut cependant dire, c'est que chacune de ces variables a 100 % d'importance, leur relation n'est pas additive, mais multiplicative ».²³

Scherzo brevissimo.

Certains tests, notamment les tests d'intelligence issus du Binet-Simon après sa tournée triomphale aux Etats-Unis (par exemple le Wechsler, ou le Terman) surprennent l'adulte moyen par l'humour manifeste (bien qu'involontaire) de leurs auteurs. On vous demandera, par exemple, ce qu'il y a de ressemblant entre l'air et l'eau. Si vous répondez que les deux contiennent de l'oxygène, vous obtenez un point (ouf !), mais notez bien que si vous répondez que les deux sont nécessaires pour vivre, vous obtenez deux points (certains microbes malveillants ayant réussi l'exploit de démontrer le contraire, votre réponse est soit fautive, soit bassement anthropocentrique, mais quelle importance. Selon Wechsler, les gens intelligents répondent ainsi. Et si vous avez le malheur de contester, on notera comme observation

²⁰ E. B. Brody et N. Brody, *Intelligence Nature, Determinants and Consequences*. New York, Academic Press, 1976, p. 139.

²¹ R. J. Herrnstein, *IQ in the Meritocracy*. Boston, Little, Brown and Co., 1973. Ce texte est une compilation qui n'apporte pas de données nouvelles, il est cependant intéressant par la vigueur avec laquelle l'auteur défend son point de vue innéiste et par une longue préface, où l'auteur rapporte les ennuis politiques et sociaux auxquels il s'est exposé en défendant son point de vue (à cet égard, voir également H. J. Eysenck, *The Inequality of Men*. London, Temple Smith, 1973 ou A. R. Jensen, *Educability and Group Differences*, New York, Harper and Row, 1973). L'autorité de Sir Cyril Burt en la matière a considérablement diminuée depuis que plusieurs auteurs (voir notamment Kamin, *op. cit.*) ont démontré que Burt a manipulé ses données ou qu'il les a simplement inventées.

²² Kamin, *op. cit.*

²³ D. O. Hebb, *A Textbook of Psychology*. Philadelphia, Saunders 1966 (2^{ème} éd.), p. 140 et 195. A propos de toutes ces questions, voir le Genre humain 3, printemps-été 1982, entièrement consacré à la Transmission.

clinique que vous êtes un obsessionnel procédurier.)

Ailleurs, on vous demandera ce que vous feriez si, en vous promenant le long d'une voie de chemin de fer, vous constateriez : a) que la voie est endommagée, et b) qu'un train approche. Abstenez-vous de donner l'une des réponses suivantes, elles ne sont pas très bonnes : je m'éloigne aussi rapidement que possible afin de ne pas être une victime de l'accident ; je m'éloigne rapidement pour ne pas être retenu après l'accident comme témoin, comme présumé terroriste, comme responsable d'un attentat. Agitez plutôt votre chapeau (si vous en avez un) et faites signe au mécanicien, il saura tout de suite à quoi s'en tenir (ayant lu, lui aussi, son Wechsler). Ou avertissez un officiel, c'est le plus sûr.

Dissonanza

Il est temps de justifier le titre de ce texte, « classer pour ne pas penser ». La psychologie différentielle paraît tenter de saisir le genre humain par la diversité des individus qui le composent. Nous avons tenté de démontrer (de manière peu systématique, avouons-le) qu'il n'en est rien. Parce que les difficultés méthodologiques et techniques ne sont pas maîtrisées, parce que le mode d'approche réduit les individus à leur appartenance groupale, parce que le mode d'approche réduit, *nolens volens*, le comportement humain à ce qui est (le plus facilement) saisissable, à ce qui est « à la mode », à ce qui est de quelque intérêt dans une société industrielle, scientiste, technique.

Au lieu de tenter de rendre justice à l'être humain par des procédures qui demandent encore quelque réflexion, puisqu'elles ne sont pas disponibles « *ready-made* », on a réduit, classé, mesuré.

Néanmoins, la psychologie différentielle n'est nullement une science « pure », insérée dans un espace d'abstraction dépersonnalisé de recherche fondamentale. La psychologie différentielle est au service de l'homme et de la société.²⁴

Au service de l'homme, par le fait que le diagnostic psychologique (et partiellement le diagnostic psychiatrique) s'appuie sur des résultats à des tests, sur des comparaisons à la référence groupale, pour caractériser l'individu et pour en établir le portrait psychologique.

Au service de la société, puisque les tests psychologiques permettent de mieux choisir les plus aptes pour un certain travail, pour certaines carrières scolaires, pour certaines fonctions sociales. Le « mieux choisir » devant être compris en un sens relatif : mieux (très certainement) qu'une procédure basée sur le simple hasard.

Fondamentalement, il convient de distinguer deux procédures très différentes. L'une consiste à choisir dans un groupe d'individus un sous-groupe qui présente certaines caractéristiques psychologiques précises, ces caractéristiques ayant une validité prédictive satisfaisante pour garantir un choix adéquat : sélection d'élèves pour les carrières scolaires exigeantes, sélection de cadres pour l'industrie, sélection de la main-d'oeuvre, sélection de candidats pour le pilotage d'avions, etc. (la notion de sélection ayant une connotation devenue péjorative et la sélection pouvant être exercée simultanément en vue de plusieurs choix alternatifs, on parle parfois de diagnostic d'affectation, ce qui revient au même). A supposer que la validité prédictive de l'ensemble des instruments utilisés soit élevée, on peut tirer des bénéfices sociaux considérables d'une telle procédure. Malheureusement, les validités disponibles ne sont pas excessivement élevées et, de ce fait, une bonne sélection ne peut

²⁴ Pour la lecture à haute voix, quelques mesures *molto ironico*.

s'opérer que par l'application de critères de sélection très exigeants (ce qui diminue le nombre de candidats choisis qui auraient été inadéquats à la tâche prévue). Mais une telle procédure a un effet marginal fâcheux : elle fait considérablement augmenter le nombre de candidats qui auraient pu être adaptés à la tâche et qui sont rejetés. Ce qui implique (réciproquement) une perte sociale, considérable elle aussi. Et dans un certain nombre de cas par exemple, là où la sélection scolaire ne s'effectue pas par échelonnements successifs qui donnent d'autres chances à ceux qui auraient (injustement) été rejetés antérieurement²⁵ – une injustice sociale se greffe sur la perte matérielle.

Contrairement à toute attente, l'examen du cas individuel pose beaucoup plus de problèmes, et bien moins évidents. En effet, la sélection porte sur un groupe (même si les membres de ce groupe ne se présentent pas simultanément) et la décision est rigoureusement impersonnelle. Un système flexible et différencié permet même de corriger un certain nombre d'injustices individuelles (sans parler des procédures de recours qui sont accessibles, au moins, à ceux qui sont, par ailleurs, les plus privilégiés). Dans le cas individuel, il n'y a pas de « système », il y a un psychologue ou une équipe socio-médico-psychologique (etc.) qui doivent parvenir à une conclusion, qui doivent prendre des décisions, qui portent des responsabilités.

Passacaglio.

L'examen individuel se présente de la manière suivante : une personne vient voir un psychologue (ou une équipe) en demandant, sous une forme ou une autre, de l'aide. Il se peut aussi (et c'est même fréquemment le cas) que la personne soit envoyée chez le psychologue par son entourage social, qui aimerait que l'on aide la personne (ce qui est parfois une façon euphémique de demander à en être débarrassé). Le psychologue procède alors à un examen de la situation et du client (eh oui ! telle est l'expression consacrée). Cet examen se base sur des entretiens, des démarches anamnésiques, la passation de tests psychologiques, etc. Présentement nous ne nous intéresserons qu'à ce dernier aspect.

Nous avons déjà signalé (voir note 8) que le résultat obtenu à un test n'est pas une donnée fixe, mais une estimation dont la précision dépend de la fidélité du test. Même pour des tests considérés comme très fidèles par les psychologues, la précision de cette estimation n'est pas très convaincante. Cette imprécision tient vraisemblablement en grande partie à l'instabilité relative du comportement humain ; sur le plan de l'examen d'un groupe, elle n'a pas grande importance. Sur le plan de l'examen d'un individu, par contre, elle a une importance considérable. Un individu qui cherche l'aide d'un psychologue n'est généralement pas dans une disposition généralement « neutre », il a « un problème », et son humeur, ses attitudes, ses capacités de concentration risquent d'en être modifiées et on peut faire l'hypothèse que cette modification va toujours dans le même sens. Alors que les individus qui constituent le groupe de référence étaient (en moyenne !) en situation neutre, la personne isolée qui rencontre le psychologue ne l'est pas. Ses résultats risquent donc d'en être affectés. Même la relation avec le psychologue est changée : les membres d'un groupe peuvent avoir des réactions très variées (mais en moyenne neutres, par compensation des réactions extrêmes) à l'égard d'un psychologue. Un individu n'a pas cette chance. Et tout psychologue risque également de réagir « personnellement » (et pas seulement « objectivement ») à la

²⁵ Cf. L. J. Cronbach et G. C. Gleser, *Psychological Test, and Personnel Decisions*. Urbana, Univ. of Illinois Press, 1965, p. 69 s.

personnalité de son client. Bref, à l'imprécision intrinsèque de la mesure psychologique s'ajoute une imprécision supplémentaire, liée à la situation et à la personne.

Il existe sur le marché un nombre considérable de tests²⁶, mais il n'existe aucune règle qui définit le nombre et la nature des tests nécessaires et suffisants pour élucider une problématique donnée. Il existe bien des psychologues qui ont des préférences personnelles et des services qui ont des traditions ; de tels usages peuvent être rationalisés, cela va de soi, mais la rationalisation ne repose presque jamais sur une analyse rigoureuse et formelle. Le portrait psychologique en devenir est donc en partie aléatoirement déterminé. Dans le meilleur des cas, le psychologue procède de manière séquentielle, en choisissant ses tests en fonction des problèmes qu'il croit progressivement identifier chez son client. Cette démarche dépend cependant largement de l'intuition et de l'expérience du psychologue ; or, il n'est pas démontré que ces qualités soient particulièrement développées chez les psychologues, et il est difficile d'en démontrer empiriquement l'adéquation et la validité.²⁷

Cela dit, le psychologue obtient d'une manière ou d'une autre un portrait psychologique de son client basé sur l'application de tests. En tout état de cause, le nombre de portraits différents que l'on peut théoriquement obtenir est très considérable (il suffit de se rendre compte de la variété des tests utilisés ou utilisables, de la variété des évaluations qui peuvent en découler – beaucoup de tests donnent des « notes » allant de 1 à 9, un QI peut varier pratiquement entre 50 et 150 et théoriquement entre 0 et 200, beaucoup de tests de personnalité sont susceptibles de produire des centaines de profils différents, etc.). Mais, malheureusement, cette richesse potentielle des portraits, et donc des diagnostics qui pourraient en découler, est en contradiction flagrante avec les décisions qu'un psychologue ou son client peuvent prendre.

Lorsqu'un enfant présente de sérieuses difficultés scolaires, il n'y a pas trente-six possibilités : l'enfant peut être maintenu dans sa classe, le cas échéant avec une aide pédagogique ou psychologique, il peut redoubler une année, il peut être « orienté » vers un enseignement spécialisé. Et si l'on choisit l'aide psychopédagogique, les tests usuels ne permettent guère de spécifier les difficultés particulières de manière satisfaisante pour déclencher immédiatement une aide efficace.²⁸

Dans le cas où il s'agit d'assister un choix professionnel, celui-ci est généralement restreint par la carrière scolaire de l'individu et par les contraintes environnementales (industries localement disponibles, évolution du marché du travail, etc.), sans même parler du fait qu'à partir d'un niveau minimum, la motivation et les intérêts de l'individu peuvent largement compenser des inaptitudes flagrantes.

Des réflexions analogues pourraient être faites en ce qui concerne un diagnostic

²⁶ Anastasi (*op. cit.*) en énumère plus de 200, une énumération exhaustive atteindrait sans doute quelques milliers. Même si l'on accepte l'hypothèse que les fonctions mesurées par ces tests ne sont pas indépendantes (et qu'il existe même une redondance considérable), un tel nombre a de quoi surprendre.

²⁷ Il est démontré qu'un ordinateur utilisant les mêmes critères de classement qu'un bon psychologue-clinicien est nettement plus fidèle et plus efficace que l'être humain ; pour une revue d'ensemble, voir par exemple, J. S. Wiggins, *Personality and Prediction*. Reading, Mass., AddisonWesley, 1973, p. 199 s., ou J. Sawyer. *Measurement and prediction, clinical and statistical*, *Psychological Bulletin*, 1966. 66, 3, p. 178-200.

²⁸ K. Bundschuh, *Einführung in die sonderpädagogische Diagnostik*. München, Reinhardt (UTB 999), 1980. L'auteur de ce petit ouvrage distingue très clairement le diagnostic d'affectation d'un diagnostic de « promotion pédagogique ». Le premier est un moyen de jugement ou de sélection (pour ne pas dire de condamnation), le deuxième tente de mettre en lumière les spécificités d'un individu en difficulté de manière à préciser l'aide qui lui sera donnée. Malheureusement, on ne dispose pas d'un nombre suffisant d'instruments de ce genre.

psychiatrique ou la décision de procéder à une psychothérapie (le nombre de psychothérapies disponibles est très considérable, et on pourrait imaginer que l'on peut établir une correspondance entre les données psychologiques et la psychothérapie optimale qui doit être choisie ; même si la chose s'avérait possible, il n'en découlerait nullement que le psychologue ou l'équipe concernés soient prêts et compétents pour suivre de telles indications).

Bref, si le diagnostic psychologique peut rendre, dans une certaine mesure, justice à l'individu dans sa singularité et dans sa richesse, les décisions qui découlent du diagnostic procèdent à nouveau et inévitablement par réduction, par classement. Et encore, en se fondant sur des données dont nous avons rappelé la nature approximative.

Plusieurs objections peuvent légitimement être faites à de telles remarques. Premièrement, on fera remarquer que beaucoup de psychologues ne prennent pas les résultats aux tests au pied de la lettre, mais les utilisent comme indicateurs généraux. C'est exact, mais alors il conviendrait de détruire immédiatement le mythe des tests. Deuxièmement, il est vrai que beaucoup de psychologues ne se servent pas des tests ; reste cependant la disproportion entre précision diagnostique (ou différenciation diagnostique) et décisions possibles concernant le problème du client. Troisièmement, on pourrait souligner la nature progressive, séquentielle, du contact entre le psychologue et son client, où éléments diagnostiques, prises de consciences respectives, aide et soulagement de souffrance s'articulent en un tissu dru dont les trames respectives ne sont plus isolables. C'est bien possible, mais alors la majorité des discours sur la nature de l'examen psychologique et sur les stratégies qui le sous-tendent sont faux. Manifestement, une réflexion sur l'épistémologie de l'examen psychologique et ses conséquences nous fait cruellement défaut.²⁹

Il va de soi que la majorité des psychologues, pris individuellement, font de leur mieux pour servir l'individu en tant que tel. Reste cependant que certaines techniques fort répandues conduisent à la mise en boîte des hommes. Quelles que soient les justifications morales, économiques, sociales, psychologiques, que l'on peut donner à de telles démarches, il convient, de temps à autre, de les méditer.

Echo.

*« so, oft it chances in particular men,
that for some vicious mole of nature in them,
as, in their birth – wherein they are not guilty,
since nature cannot choose his origin –
by the o'ergrowth of some complexion,
oft breaking down the pales and forts of reason,
or by some habit that too much o'erleavens
the form of plausible manners,
that these men,
carrying, I say, the stamp of one defect,
being nature's livery, or fortune's star,
their virtues else – be they as pure as grace,*

²⁹ Pour quelques tentatives dans cette direction, voir par exemple, K. Pawlik, (Hrsg.) *Diagnose der Diagnostik*. Stuttgart, Klett, 1976, ou U. Pulver, A. Lang, F. W. Schmid (Hrsg.), *Ist Psychodiagnostik verantwortbar ?* Bern. Huber, 1978.

*as infinite as man may undergo –
shall in the general censure take corruption
from that particular fault :
the dram of evil
doth all the noble substance often dout
to his own scandal. »*

(Shakespeare, Hamlet, I, 4)³⁰

© Rémy Droz

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

Janvier 2004

³⁰ « Ainsi souvent il arrive que des individus, parce qu'ils ont en eux quelque mauvais signe naturel, leur naissance – en quoi ils ne sont pas coupables puisque la nature ne peut choisir son origine –, l'excès de quelque humeur jetant à bas les barrières et remparts de la raison, ou encore quelque habitude qui exagère l'allure de manières louables ; il arrive, dis-je, que ces individus, portant l'empreinte d'un défaut, livrée de la nature ou insigne du hasard, leurs autres vertus –, fussent-t-elles aussi pures que la grâce, aussi infinies que l'homme les peut contenir –, prendront dans le jugement d'ensemble la corruption de ce défaut particulier ; la parcelle d'impureté détruit et couvre de sa souillure toute la noble substance » (Traduction de Pierre Messiaen, Bruges, Desclée-de Brouwer, 1949).